

Un théâtre de marionnettes... au coeur du petit monde!

Aurélien Boivin

Number 134, Summer 2004

Sociologie de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boivin, A. (2004). Un théâtre de marionnettes... au coeur du petit monde!
Québec français, (134), 52–54.

Un théâtre de marionnettes... au cœur du petit monde !

>>> PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIEN BOIVIN



Les spectacles de marionnettes ne sont pas légion au Québec. pas plus que les marionnettistes. Louis Bergeron, de L'Ancienne-Lorette, a créé, il y a près de vingt-cinq ans (1980), le théâtre « Marionnettes du bout du monde ». À ce jour, il a à son actif 25 créations, qui ont donné la parole à plus de 50 personnages, cinq grandes tournées internationales, plus de 4 500 représentations, près de 1 000 ateliers et a parcouru près de 800 000 kilomètres en Amérique et outre-mer. Homme-orchestre, l'artiste joue seul sur scène, manipule ses personnages et les objets, transforme sa voix, chante, actionne diverses manettes du son et des éclairages. Pourquoi ? Pour sensibiliser les enfants des écoles primaires du Québec et d'ailleurs aux nombreux problèmes qui confrontent la société où ils sont appelés à vivre. Par la magie de la parole et de la poésie, qu'il met au service des grandes causes de l'humanité, il dénonce les guerres, la corruption, les injustices et sensibilise les jeunes aux multiples problèmes de notre société. S'inspirant de ce qui se passe dans notre société et dans le monde, son théâtre est réaliste, profondément engagé, mais sans pancartes. Si les sujets peuvent parfois paraître difficiles pour les jeunes, ils ne sont pas dépourvus d'humour et ils les rejoignent en semant chez eux une note d'espoir, car tous ses spectacles se terminent bien.

Louis Bergeron, qui a fait plusieurs fois le tour du Québec, est un témoin privilégié de l'évolution du Québec. L'entrevue qu'il nous a accordée s'inscrit donc parfaitement dans le thème de notre dossier consacré à la sociologie de la littérature.

Louis Bergeron, qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à la marionnette ?

J'ai une formation en arts visuels et, tout en étudiant dans cette discipline à l'Université Laval, je faisais du théâtre dans la troupe des Treize. Même si j'adorais ce que j'étudiais, je trouvais que l'artiste en arts visuels était toujours éloigné de son public et ne pouvait pas créer de liens véritables avec les amateurs. Comme j'avais aussi

ENTREVUE AVEC
LOUIS BERGERON
CRÉATEUR DU THÉÂTRE

MARIONNETTES
DU BOUT DU MONDE



travaillé beaucoup auprès des jeunes dans les colonies de vacances ou dans les terrains de jeux, j'ai allié arts visuels, intérêt auprès du jeune public, goût pour l'interactivité et commentaires assurés qui porteraient sur mon travail. Le théâtre de marionnettes m'assurait tout cela.

Outre cette formation en arts visuels, avez-vous reçu une formation dans ce que j'appellerais l'art de la marionnette ?

Non ! J'ai mis sur pied mon propre théâtre de marionnettes avec une collègue finissante à l'École des arts visuels. Mon expérience, je l'ai acquise sur le tas, comme on dit, en autodidacte, en assistant à des spectacles, en en préparant moi-même, en participant à des stages et en me présentant à des festivals, ici au Québec et ailleurs en Europe, où j'ai pu voir des marionnettistes à l'œuvre.

Vous avez donc voyagé beaucoup, fait des séjours d'études à l'étranger ?

Si on compare avec d'autres artistes, je dois reconnaître que j'ai bien peu voyagé. Je suis allé quelques fois en France, j'ai eu la chance de jouer avec mes marionnettes en Ukraine. Toutefois, je dois vous dire que j'ai beaucoup voyagé au Québec où j'ai fait plusieurs centaines de milliers de kilomètres. J'ai arpenté le territoire québécois du nord au sud, de l'Abitibi aux Îles-de-la-Madeleine, en passant par toutes les régions de la Belle Province. Je suis allé aussi dans d'autres provinces canadiennes où j'ai pu mesurer l'état de la francophonie canadienne.

Vous produisez annuellement vos spectacles dans plusieurs écoles primaires. Comment ces spectacles sont-ils reçus ?

Mon théâtre, il me faut le reconnaître, a pu exister, vivre et survivre essentiellement grâce aux enseignantes et enseignants du Québec qui m'ont encouragé et adopté, en quelque sorte. Ce sont eux et elles qui m'ont invité. Les demandes se multiplient, souvent

à un rythme effréné, à raison de quatre ou cinq spectacles par semaine. Et, à ma vingt-cinquième production, je puis affirmer que mon théâtre, que mes spectacles ont toujours été bien reçus. Mais je ne peux pas m'asseoir sur mes lauriers, car d'un spectacle à l'autre, c'est toujours à recommencer. La majorité des gens ne me connaissent pas et croient que je suis un jeune premier. Les raisons : la mobilité du personnel enseignant, ces dernières années, qu'il me faut convaincre, d'une année à l'autre, tout comme les parents aussi, qui ne sont pas les mêmes, d'une année à l'autre.

Comment procédez-vous pour préparer un spectacle ?

Au cours des années, mon travail a sensiblement changé, évolué. Au début, j'étais seul : j'écrivais seul le scénario (ou le texte) de mes spectacles, je fabriquais seul mes marionnettes et les décors, et je me mettais en scène moi-même. Je continue toujours à jouer seul. Mais aujourd'hui, et depuis déjà quelques années, je me suis entouré de solides collaborateurs et collaboratrices, entre autres pour m'aider à écrire mes pièces, à créer les décors, la technique et la musique. Je ne pourrais plus tout faire seul. Et c'est stimulant de travailler en équipe.

J'ai assisté à une représentation de votre dernière pièce, « Le royaume de la ferraille ». J'ai trouvé que votre théâtre de marionnettes était un théâtre engagé. Est-ce votre première pièce du genre ?

Au début de ma carrière, j'ai d'abord créé des pièces que j'appelle aujourd'hui des pièces de divertissement. Petit à petit, j'ai abordé plusieurs thèmes, plusieurs problèmes qui confrontent notre

société, voire l'humanité : l'écologie, la paix dans le monde, la guerre, les injustices, etc. J'ai monté un spectacle qui se préoccupait des réfugiés de la mer, des *boat-people*. Dans un autre spectacle, « Vert » j'ai carrément abordé les problèmes d'environnement. Deux partis s'affrontaient dans « Vert » : le Parti Noir, qui, pour se faire réélire, promettait des bonbons aux enfants, et un Parti Vert, un parti écologique, qui prônait le respect de la nature et de l'environnement, en mettant de l'avant des règles ou des règlements obligeant les compagnies, même les multinationales, à respecter l'environnement. Les enfants étaient appelés à voter. Plus ils étaient jeunes (maternelle, 1^{re} et 2^e années), plus ils votaient pour le parti au pouvoir et pour un plat de bonbons, plus ils vieillissaient (à partir de la 3^e année), plus ils donnaient leur vote au Parti vert. Ces derniers ont détecté le guet-apens et ont ainsi refusé de se laisser acheter. J'ai donc pu faire le lien : notre société manque de maturité, comme les plus jeunes, puisqu'elle continue d'appuyer des politiciens qui promettent mer et monde sans jamais tenir parole et pour qui le mensonge fait partie intégrante de leurs règles de vie. J'ai une admiration sans bornes pour les Richard Desjardins, Luc Picard, Richard Séguin qui prennent la parole et font ainsi la travail que les politiciens devraient normalement accomplir. Dans « Le royaume de la ferraille », mon dernier spectacle que je promène présentement, il y a deux personnages qui sont tous les deux marginaux, l'un est propriétaire d'une cour de ferraille, l'autre est un clochard, un itinérant. Ils sont confrontés à divers problèmes que l'amitié sauve en définitive

Mon théâtre n'est pas moralisateur ni moraliste. C'est un théâtre « engagé » et j'insiste sur les guillemets. C'est un théâtre qui compose

avec l'actualité, mais aussi un théâtre politique. L'itinérant, dans « Le royaume de la ferraille », voit par deux fois sa maison ou ce qui en tient lieu détruite par un bulldozer, réplique exacte, mais en miniature, de ceux qu'on utilise dans un point chaud de notre planète pour détruire des maisons en guise de représailles. Je n'identifie pas la région du globe où un peuple, démuné, est victime de ces atrocités. Mais plusieurs enfants sont capables de faire les liens.

Le centre du « Royaume de la ferraille » est une église catholique en ruine dont le clocher est chambranlant et qui finit par s'écrouler. Je demande aux enfants, au terme du spectacle, à quoi cet effondrement fait référence ? La majorité d'entre eux, à partir de la 3^e année, sont capables d'identifier l'effondrement des deux tours du World Trade Center. Personnellement, quand j'étais enfant, j'étais touché par la guerre. Je posais des tas de questions à mes parents. Les enfants d'aujourd'hui sont également touchés par certains événements médiatiques qui les ont marqués. Et il faut, à mon sens, en parler avec eux pour qu'ils deviennent à leur tour des citoyens responsables, dotés d'un bon sens critique. Il faut commencer à les sensibiliser dès l'école primaire.

Les enfants sont donc, selon vous, sensibilisés aux problèmes de leur société ?

Absolument. Je me souviens qu'il y a quelques années les enfants apprenaient la géographie de leur quartier d'abord (au début de leur primaire), puis de leur ville, leur région, leur province ensuite, et enfin celle de leur pays (6^e année). Maintenant, sans doute avec l'avènement des nouvelles technologies et de la nouvelle pédagogie, les enfants savent ce qui se passe un peu partout sur la planète, parce qu'on leur apprend qu'ils vivent sur la terre et qu'il y a beaucoup de pays, beaucoup de peuples qui, souvent, ont du mal à vivre en harmonie, dans la paix. Les enfants sont plus sensibilisés à tout ce qui se passe dans le monde. Ils sont, tout comme nous, adultes, dépassés par la situation, impuissants devant tant de malheurs, tant de problèmes.

Avez-vous déjà abordé des problèmes qui les touchent davantage : couples désunis, familles éclatées, pauvreté, etc. ?

J'ai composé deux spectacles qui touchaient de près aux problèmes familiaux de notre société moderne. Mais, dans mon théâtre, j'ai toujours suivi une orientation bien définie : mes spectacles se terminent bien, le dénouement est toujours heureux, optimiste, positif. DANS « TACOT-TAXI », un père travaillait tellement fort qu'il était devenu maussade et se fâchait souvent contre son fils. Les problèmes se résorbent à la fin et les relations s'améliorent entre le père et le fils.

J'ai remarqué, en assistant au spectacle « Le royaume de la ferraille » que vous pratiquiez beaucoup l'interaction avec les enfants. Est-ce une récurrence dans votre théâtre ?

J'ai toujours fait du théâtre interactif. Pendant les spectacles, je fais chanter les enfants, je les amène parfois à réciter une comptine, ils sont même appelés à participer au spectacle, comme dans « Tacot-Taxi » où trois spectateurs étaient invités à monter dans le taxi et à vivre avec les marionnettes.

De plus, après chaque spectacle, j'interroge les enfants. Dans « Le royaume de la ferraille », il y a le vieux Monsieur Potvin, le propriétaire de la cour de ferraille, qui va mourir ou du moins qui passe un temps pour mort. Je demande aux enfants, après le spectacle, ce qu'ils pensent qu'il va se passer après leur mort. C'est



vraiment étonnant d'entendre les réponses : « Je vais me transformer en fantôme », « Je vais me réincarner en oiseau », « en animal ». « Je vais monter au ciel et retrouver mes grands-parents, mon grand-papa ou ma grand-maman que j'ai beaucoup aimé ». « Il ne se passera plus rien, ce sera le noir total, le néant ». J'ai obtenu au moins vingt-cinq réponses différentes. Si je me reporte vingt-cinq années en arrière, les jeunes me disaient presque tous qu'ils allaient monter au ciel et retrouver Jésus ou Dieu. Une telle réponse est plutôt rare de nos jours, ce qui témoigne de l'évolution de notre société. La religion ne joue plus le rôle qu'elle a déjà joué. La société est de plus en plus morcelée, elle n'est plus monolithique, comme autrefois, il y a de plus en plus d'idées nouvelles et une plus grande liberté de penser et d'agir. J'ai donc dû adapter mon théâtre et m'inspirer de diverses sources.

J'ajouterais que, non seulement j'interroge les enfants, mais je leur explique aussi tout ce qu'ils veulent savoir. Enfant, j'avais accompagné mon père à un spectacle de marionnettes. Au terme de la représentation, je me suis précipité derrière le décor, même si c'était interdit, pour découvrir le fonctionnement de divers éléments. Je me suis alors promis que si un jour je venais à faire des spectacles, j'expliquerais aux enfants divers trucs : comment on fait de la fumée, comment on fait la lumière. Je me suis toujours fait un devoir de répondre à toutes les questions de mon jeune public. L'enfant est curieux et c'est un service à lui rendre que de susciter son émerveillement et, en même temps, satisfaire sa curiosité. Il y a à un aspect pédagogique non négligeable.

Que retirez-vous de ces questions et de ces réponses ?

Les réponses des enfants me permettent de vérifier si ce que j'ai voulu faire, si ce que je leur ai proposé est vraiment compris, à jour, car nous sommes tous confrontés à une société qui évolue très rapidement, à des courants de pensée qui changent tout aussi rapidement. La réflexion que je leur propose sur la mort est grave. Et ils sont capables de me suivre. D'ailleurs, j'ai remarqué que les enfants québécois n'ont rien à envier aux autres enfants. Ils ont même, à mon avis, un vocabulaire plus riche, cela va en surprendre peut-être. Je donne un exemple. Dans un spectacle, il y avait un peintre qui se promenait avec son cheval. J'ai demandé aux enfants ce qu'était un cheval. J'ai toujours obtenu de bonnes réponses de la part des enfants québécois, ce qui n'a pas été toujours le cas en France. J'ai aussi voulu connaître des synonymes de tableau. Ce n'est qu'au Québec que j'ai obtenu toile, peinture, œuvre, chef-d'œuvre.

Les enfants étrangers ont-ils de la difficulté avec le langage québécois ?

Pas du tout. Ce qui les étonne, ce qui les intéresse beaucoup, c'est notre accent, qui est différent et qui fascine les jeunes, même si je mets en scène des personnages populaires, un chauffeur de taxi, un propriétaire de cour de ferraille, un itinérant, qui ne parlent pas un langage recherché.

Quels sont vos autres projets ?

J'ai plusieurs projets de spectacles mais celui qui me tient le plus à cœur, c'est celui qui racontera l'histoire d'un père qui, avec son bébé, est obligé de vivre dans une ville bombardée. Quand le président Bush a déclaré la guerre à l'Irak, je me suis dit que jamais il n'avait parlé de la souffrance du peuple, des familles désunies par les combats, des mamans enceintes, des pères qui doivent pourvoir au bien-être de leurs enfants, malgré les hostilités, les nuits affreuses que des enfants doivent vivre, les souffrances physiques et morales qu'ils doivent endurer. Voilà ce dont je parlerai dans mon prochain spectacle. Je l'écrirai encore en collaboration avec Claude Saint-Louis, qui m'aide à la mise en scène, avec May Rousseau au décor, Zoé Laporte à la scénographie, Alain Boies à la musique et à la bande sonore, Jean Turgeon et Jocelyn Ruel, au son et à l'éclairage.

